

Le tableau rouge

Inge Israël

Numéro 60, janvier 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42415ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Israël, I. (1991). Le tableau rouge. *Liaison*, (60), 32–35.

Le tableau rouge

Nous étions à table. Tu levas ton verre, me regardas un long moment, puis me dis : *Tu parles comme un poète... Quand tu seras rentrée au Canada, écris-moi un conte.*

Mon émotion m'empêcha de trouver les mots pour te répondre. Je ne t'avais pas dit que j'écrivais des poèmes. Tu ne m'avais rien demandé, ni sur ma vie ni sur ce que je faisais.

Je venais de te retrouver... après quarante ans. Tu me regardais comme si j'étais tombée du ciel et ne me posais aucune question. Moi, j'étais avide de tout savoir sur toi, sur ce que tu avais vécu, sur l'homme que tu étais. Je ne te connaissais pas. Autrefois, tu avais été un dieu pour moi, pas un homme.

— *Quand la guerre éclata, où étiez-vous?* demandai-je.

Tu répondis simplement : *Toujours à Paris...*

J'insistai. *Vous y êtes resté?*

Avec peu d'enthousiasme, tu dis : *Oui. D'abord je me suis engagé dans l'armée. Plus tard, j'ai rejoint le Maquis...*

— *Et Manya?* avançai-je avec précaution. *Vous viviez ensemble, Manya et toi, vous vous aimiez et vous disputiez tour à tour.*

Tu détournas la tête. *Elle aussi. Elle avait un courage fou. Il lui en fallait du courage...!*

— *Et ensuite?* demandai-je avec empressement.

Tu baissas la voix. *Ils l'ont arrêtée. Elle a beaucoup souffert. Elle est morte en 60.*

Quelques heures auparavant, quand tu m'avais ouvert la porte de ton appartement, je ne t'avais pas reconnu. Comment l'aurais-je pu, après quarante ans? Tu

m'avais embrassée avec pudeur et une certaine gêne. J'étais sûre de pouvoir reconnaître ta voix. Pourtant elle m'avait parue inconnue au téléphone et tu m'avais avoué tout de suite ne pouvoir te souvenir de moi. Mais il m'était impossible de renoncer maintenant. J'avais trop longtemps rêvé de cette rencontre!

Je t'observais minutieusement, essayant de te retrouver dans tes gestes, tes petites habitudes. Ton visage était encore jeune et j'y cherchais quelque trait familial, quelque chose dans ton regard. Mais rien en toi ne me rappelait mon grand ami d'autrefois, mon dieu. J'eus la sensation d'un grand vide.

Installée dans un fauteuil de ton living, je regardais les tableaux aux murs. Mon œil fut frappé par l'un d'eux : une femme émaciée offrait son sein creux à un homme-cadavre.

— *Celui-là, c'est le vôtre!* m'écriai-je. Tu me fis signe que oui. *Je m'en souviens!* Ces scènes des horreurs de la guerre civile en Espagne, où tu avais été te battre, avaient presque été une obsession. Tu en faisais d'innombrables tableaux dans le temps, des tableaux qui me hantaient pendant des années.

Tu hochas la tête. *C'est le seul qui me reste de cette période.*

— *Et les autres?* demandai-je.

Tu haussas les épaules. *Détruits pendant l'occupation.*

Après le deuxième verre du Beaujolais que j'avais apporté pour fêter ces retrouvailles, tu semblais plus décontracté. Ou était-ce plutôt moi? Tu me fis faire le tour de tous les tableaux dans l'appartement, des tiens et de ceux de tes amis. Ensuite tu me proposas une promenade à ton atelier. J'acceptai avec empressement. Je voulais tout voir, tout comprendre.

La lumière devenait rougeâtre. Le jour faiblissait et tremblait d'un effluve électrique dont moi aussi je me sentais la proie. Le trottoir s'arrêta brusquement.

— *Il faut continuer sur la chaussée, mais attention aux voitures!* me dis-tu par-dessus ton épaule en passant devant moi avec l'allure d'un jeune.

L'air retenait encore la chaleur de l'après-midi, mais j'eus un frissonnement. Tu avais quarante ans de plus et je venais de reconnaître ta démarche! Oubliant les voitures, j'allongeai le pas pour te rejoindre. Ma main sur ton bras, je t'encourageai avec ardeur à ranimer tes souvenirs.

Nous sortîmes de l'immeuble et suivîmes la Via Camara. Mon attention était partagée entre toi et le panorama qui s'étendait à notre gauche. Tes cheveux étaient blancs mais on ne pouvait pas deviner ton âge. Tu te tenais très droit et tes mouvements souples étaient ceux d'un gymnaste. Mes pensées oscillaient entre le passé à Paris et le présent à Lugano.

— *Vous souvenez-vous des promenades, le soir, le long de l'avenue Parmentier?* te demandai-je tout en regardant l'œil noir que formait le lac de Sorengo, à demi caché par les montagnes qui l'entourent.

Je sentais ta pensée fouiller le passé. *On y allait ensemble?*

— *Mais oui!* dis-je tout en remarquant le sommet du Mont Pianbello qui se laissait coquettement regarder. *Et quand il arrivait à ma mère ou à Manyà de vendre un de leurs chapeaux, et qu'on avait quelques sous, on allait prendre une glace, Place de la République.*

— *En effet!* dis-tu, des souvenirs vagues dans les yeux.

— *Pendant les promenades, vous me devanciez souvent pour faire le clown ou pour marcher comme Charlot...*

— *Et ça t'amusait? Tu riais? Tu avais l'air content.*

— *Bien sûr! Beaucoup même!*

Combien de temps sommes-nous restés dans ton atelier? Une heure? Deux? Tu ouvris de nombreux tiroirs d'où tu sortais patiemment, tour à tour, des gouaches et des dessins. Puis, comme si cela ne te coûtait aucun effort, tu plaças devant moi, l'une après l'autre, d'innombrables toiles de toutes tailles. Je sentais une fièvre monter en toi qui m'atteignit moi aussi. Les couleurs vibrantes me frappaient. Des formes sculptées sortaient de leurs cadres. Sans rien dire, tu mis devant moi le tableau rouge. Le bord très foncé, presque noir, contenait un centre flamboyant, d'un rouge incandescent dont je n'avais jamais vu de semblable. Je sentais ton regard sur moi. J'aurais aimé te demander s'il avait un nom, mais je n'osais dire mot. Tu m'en montras d'autres, mais à plusieurs reprises tu remis le tableau rouge devant moi — toujours sans rien dire et puis mes yeux y retournèrent tout seul, sans ton encouragement. Une chaleur s'en dégageait. Je voulais posséder ce tableau, l'emporter avec moi, m'y réchauffer pendant les longs hivers canadiens, le garder à jamais. Comme il était beau! Et fort! Et vrai! Mais je n'osais pas te le demander.

Enfin ce fut au tour de tes œuvres récentes. Celles-ci ne me touchèrent guère et me rappelèrent le vide que j'avais senti dans ton appartement, où tout était propre et trop bien rangé. Je fis de mon mieux pour te cacher mon manque d'enthousiasme, mais je crois que tu y fus sensible car tu achevas vite de me montrer le reste, puis tu poussas un profond soupir. *Maintenant je suis fatigué!*

Le tableau rouge

— *Ça ne m'étonne pas du tout.* Nous nous regardâmes et nous souriâmes. En sortant de ton atelier, tu mis ton bras autour de moi et me serras contre toi.

Dans le restaurant, tu me jetas un petit coup d'œil espiègle et tu remarquas en désignant le décor autour de nous : *N'est-ce pas que c'est bien différent des cafés d'autrefois où, les bons jours, on allait prendre des glaces? Mmmm!*

Les cafés que nous fréquentions avaient été pour moi de somptueux palais. Je ne voulais pas que tu détruises mes souvenirs, alors je dis : *Différents, oui. Mais même le petit hôtel où nous habitions n'était pas si mal que ça.*

À présent nous étions à table. On te connaissait bien dans ce restaurant. On te traitait en vedette. Là tu étais le grand peintre. On nous servait avec empressement. Le maître d'hôtel rôdait autour de toi avec mille petites attentions.

Tu souris. *Ah, oui! L'hôtel... Il y avait un petit bistro...*

— *... où la patronne me laissait laver les verres comme une grande. Il y avait toujours du monde.*

— *C'est dans ce bistro que Manya apprit à parler le français. Je n'y suis jamais retourné après.*

— *Moi si, il y a trois ou quatre ans. J'éprouvais le besoin de revoir tout ça. C'était triste... délabré... Tout, sauf mon ancienne école, en face de l'hôtel, l'école de jeunes filles, en briques rouges. À l'époque elle était toute neuve.*

Je me tus. Tu ne m'écoutais plus. Le maître d'hôtel te demandait si tu approuvais son choix de vin et s'il y aurait bientôt une exposition de tes œuvres.

Quand il te quitta, tu parlas de ton travail, des années dures, des

toiles qui ne se vendaient pas. La nuit, tu travaillais dans les Halles, tu portais de gros sacs de légumes et de pommes de terre. Le jour, tu soignais Manya qui était restée paralysée pendant de longues années. Tu la portais, elle aussi. En plus, il y avait une petite fille, une orpheline, nièce de Manya, dont les parents avaient été déportés dans un camp. Il fallait s'occuper d'elle.

Je te regardais, je t'écoutais. Au fur et à mesure que tu parlais, je reconnaissais ta bouche, tes lèvres, tes dents. C'est ainsi que je t'y observais dans le temps, pendant que tu parlais. Tu montais dans notre chambre d'hôtel, au cinquième (la vôtre était au troisième), pour nous parler politique ou littérature, pour nous lire des poèmes...

Il y eut un moment de silence, que je brisai : *Le soir, vous montiez souvent chez nous. Vous nous lisiez des poèmes de Rilke... Je n'y comprenais rien, mais je les trouvais infiniment beaux... parce que c'était vous qui les lisiez.*

— *Vous étiez trois filles?* demandas-tu.

Étions-nous, dans tes souvenirs vagues, trois filles? Ma mère, que les circonstances avaient séparée de mon père depuis de longues années, se sentait délaissée à Paris. Tu étais le seul homme dans sa vie. Et puis tu étais courageux, idéaliste et cultivé.

Pour ma sœur aînée, adolescente à ce moment-là, tu fus sans doute le premier homme qu'elle connut de près.

Et pour moi, tu étais un dieu... Nous t'aimions toutes les trois.

J'essayai d'expliquer. *Il y avait ma sœur, ma mère et moi. Nous parlions sans doute un mélange de langues. Il arrivait à Manya de dire quelque chose en tchèque et à ma mère de répondre en russe.*

Vous rappelez-vous les autres dans l'hôtel? Il y avait monsieur Hinnerang, le tailleur polonais. Et l'Espagnol qui n'avait qu'un bras. Et puis Lisbeth.

Tu fronças les sourcils dans un effort de te concentrer. *L'Espagnol... Oui, je m'en souviens. Mais pas des autres.*

— *Manya et vous chantiez des duos de Don Giovanni.*

Ton visage s'éclaira. À voix basse, tu chantonnas : *Reich mir die Hand, mein Leben, und komm in mein Schloss mit mir...*

Je me penchai vers toi. *Oui! Oui! Et puis, vous vous donniez la main... Parfois, Manya et ma mère chantaient des chansons russes ensemble.*

— *Elle avait une belle voix, Manya. Elle était modiste. C'était de ça qu'on vivait.*

— *Je sais, Ma mère aussi. Elles avaient toutes deux suivi les mêmes cours offerts par le comte Rotchschild pour les réfugiées. Mais Maman disait toujours que Manya avait plus de chic qu'elle.*

— *Oui, elle avait du talent, Manya.*

Je ne te dis pas que je me souvenais également de vos disputes, au cours desquelles Manya te lançait des objets à la tête. Une fois elle s'était ruée sur toi avec son fer à repasser. Tu étais monté te réfugier auprès de ma mère, qui te mis des compresses froides sur les bleus.

Les yeux baissés, tu repris la parole. *Je ne voulais plus vivre après sa mort. Tout m'était égal. Je n'avais plus envie de rien. J'étais riche à ce moment-là, très riche même. Je me suis mis à boire. J'ai presque tout bu. Je voulais en finir.*

Tu t'arrêtas un moment, puis repris. *Sa mort fut extraordinaire.*

Elle savait qu'elle allait mourir. Sais-tu ce qu'elle m'a dit? Nous étions dans la voiture. Tout d'un coup, elle me dit : « Je t'ai porté dans mon ventre pendant trente ans. Maintenant tu vas naître. » Ce fut sa dernière parole. Elle entra dans le coma dont elle ne se réveilla plus. Le lendemain elle était morte.

Nous restâmes silencieux pour un temps. Tout doucement, le vide se remplit. Tu pris ma main. Ta voix aussi était douce quand tu affirmas : *Je suis très heureux d'avoir retrouvé ma petite amie d'autrefois. Très, très heureux!*

— *Moi aussi! Vous ne saurez jamais...*

— *Non, non! Plus de vouvoisement. Tu me tutoyais dans le temps?*

Soudain gênée, je balbutiai : *Sans doute...*

— *Alors! Ah, je suis tellement content que tu sois là!*

— *Moi aussi! Je ne saurai jamais vous dire... te dire, à quel point...*

D'un ton de voix changé, tu m'interrompis : *Tes yeux... qu'ils sont beaux! Très beaux!*

Une pudeur inattendue m'envahit.

Dehors, je ne sentais pas la fraîcheur de la nuit. Des milliers de feux dansaient dans le lac. Les palmiers se tendaient pour toucher aux étoiles.

Au moment des adieux, tu me pris dans tes bras. Des larmes aux yeux, tu m'embrassas. Pour de bon, cette fois. Tu me serras, tu me serras très fort contre toi... et ce fut le tableau rouge. Je conserverai sa chaleur en moi tout au long des hivers canadiens.

Inge Israël